

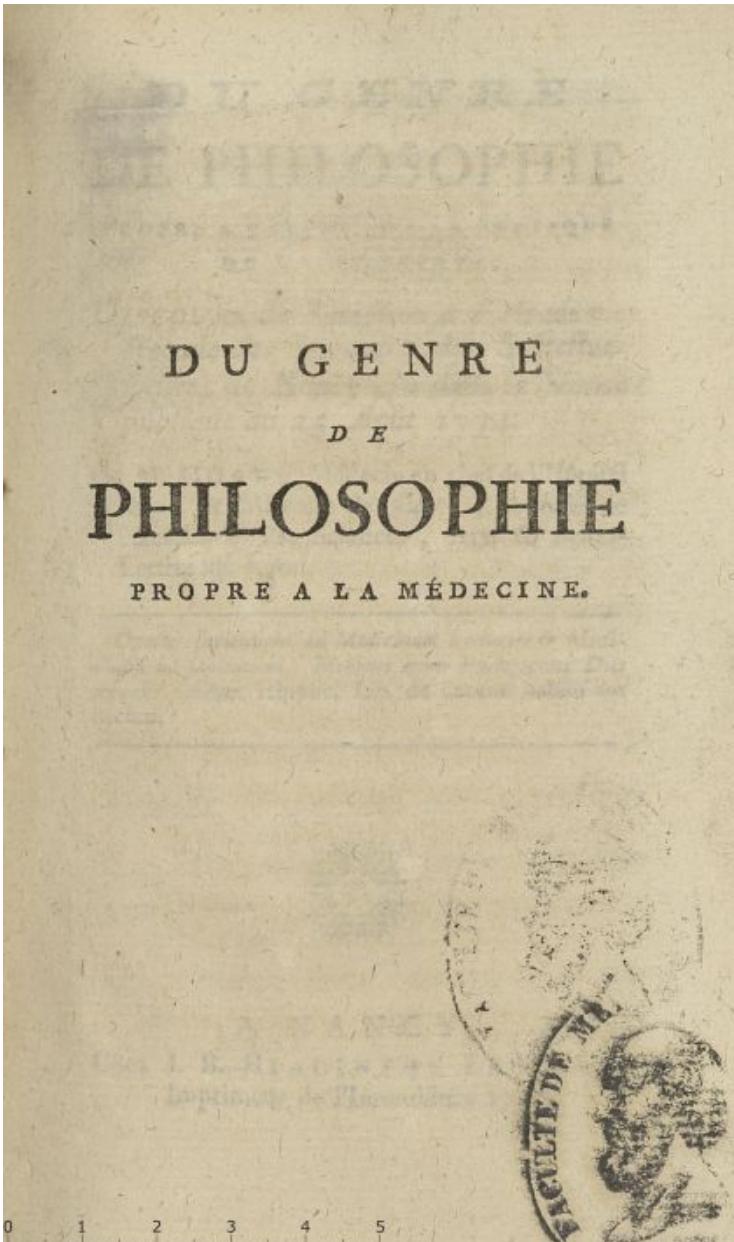
Bibliothèque numérique

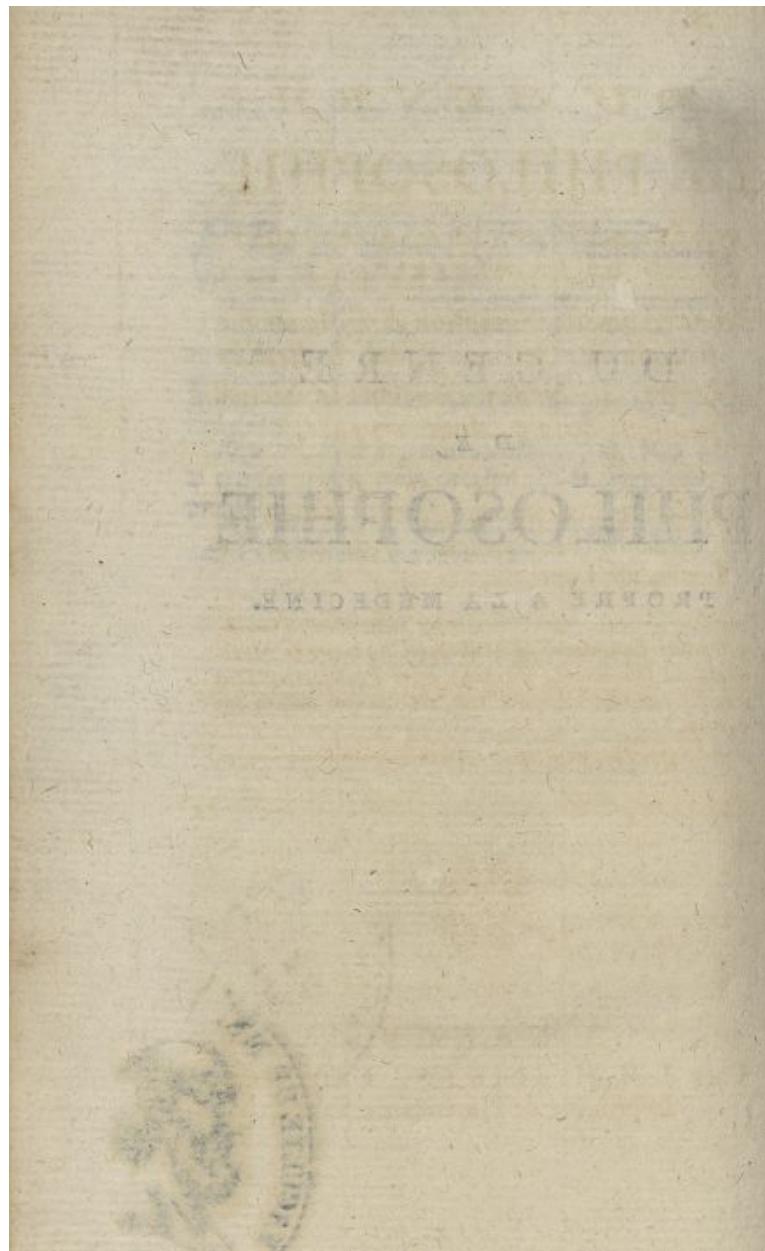
medic @

Coste, Jean-François . Du genre de philosophie propre a l'étude et la pratique de la médecine. Discours de reception à l'Académie royale des sciences, arts & belle-lettres de Nancy, lu dans la séance publique du 25 aoút 1774. Par M. Coste, médecin

...

Nancy : Chez J.B. Hiacinthe Leclerc, 1775.
Cote : 43192 (4)





D U G E N R E DE PHILOSOPHIE

PROPRE A L'ÉTUDE ET A LA PRATIQUE
DE LA MÉDECINE.

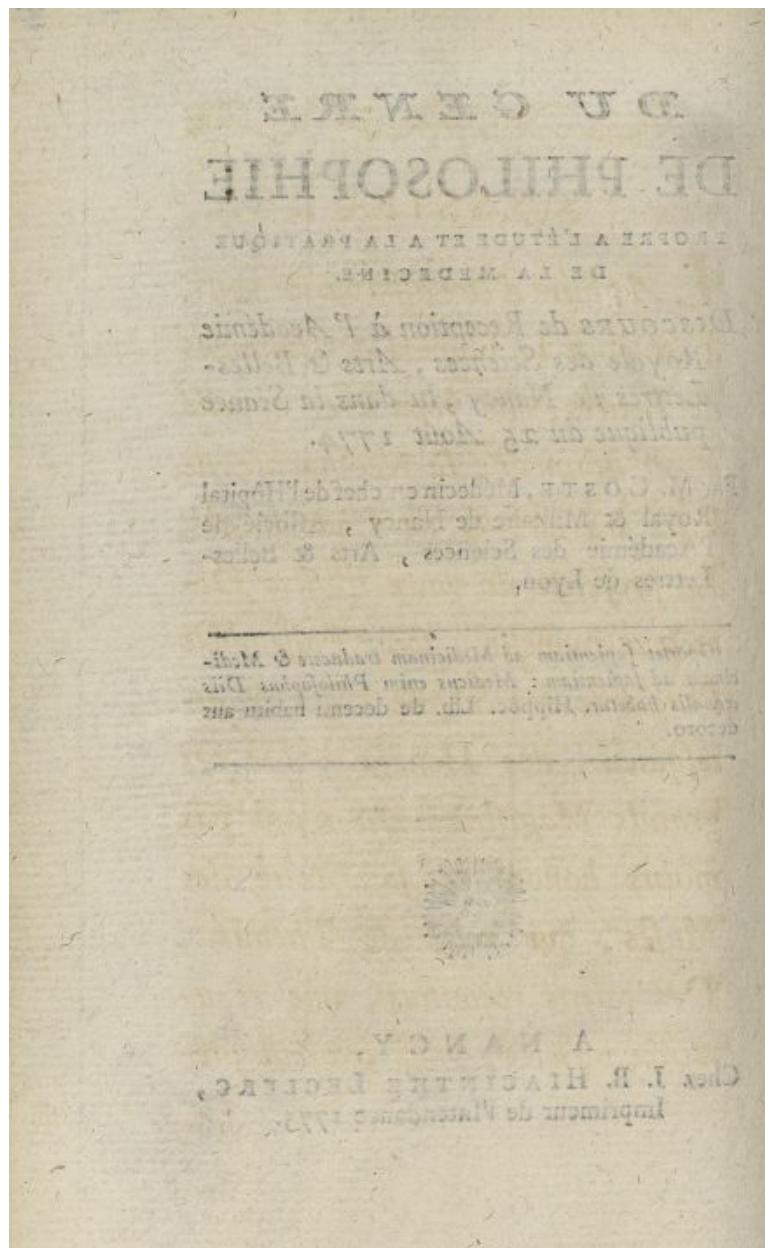
*DISCOURS de Reception à l'Académie
Royale des Sciences, Arts & Belles-
Lettres de Nancy, lu dans la Séance
publique du 25 Août 1774.*

Par M. C O S T E, Médecin en chef de l'Hôpital
Royal & Militaire de Nancy, Associé de
l'Académie des Sciences, Arts & Belles-
Lettres de Lyon.

*Oportet sapientiam ad Medicinam traducere & Medi-
cinam ad sapientiam: Medicus enim Philosophus Diis
æqualis habetur. Hippoc. Lib. de decenti habitu aut
decoro.*



A N A N C Y,
Chez J. B. HIACINTHE LECLERC,
Imprimeur de l'Intendance 1775.



MESSIEURS,

*L'Agloire d'être assis parmi vous,
a été pour la plûpart des hommes
de Lettres, que vous avez appellé
à cet honneur, la récompense de
leurs travaux & de leurs succès.
La présence de votre illustre Di-
recteur rappelle à toute l'assemblée
l'exemple des Séguier, des Mon-
tesquieu, des Hénaut... De ces
grands Magistrats qui n'ont pas
moins honoré le sanctuaire des
Muses, que celui de Thémis...
Des talens reconnus, une répu-
tation méritée, vous avoient pré-*

cédés, MM, dans ce temple des sciences & du goût, & votre nom suffissoit pour justifier le choix de l'Académie. Nai-je pas lieu de craindre que la sévérité du public ne me demande compte de la faveur que vous m'accordez aujourd'hui ? Non, MM, cette faveur dont le sentiment de ma médiocrité ne me permet pas de m'enorgueillir, devient le principe de ma confiance. Je trouve ici la réunion des Arts, des Sciences & des Lettres. Quels avantages n'ai-je pas lieu d'en espérer dans la profession d'un état qui emprunte des secours de

presque toutes les connaissances humaines. Vous le savez, MM, le Médecin doit être l'homme de toutes les Sciences, le cosmopolite de l'Empire littéraire. Vous avez cru devoir étendre vos faveurs autant que mes besoins, en me mettant à portée de prendre chez vous la langue de toutes les sciences.

Cette considération m'a conduit naturellement à examiner quelle est leur influence sur l'art de guérir. La plûpart lui sont nécessaires, & celles qui paroissent le plus éloignées de son objet, ne laissent pas

de lui être de quelque utilité. Mais leur multitude même & leur variété établit la nécessité d'assigner des limites à l'application qu'elles exigent. C'est ce milieu qui constitue & caractérise spécialement le genre de Philosophie propre à l'étude de la Médecine & à la pratique de cet Art.



D U G E N R E
D E
PHILOSOPHIE

*Propre à l'étude & à la pratique
de la Médecine.*

L'ÉPOQUE des maux qui affligen le genre humain, tient de près à celle de son existence. Les hommes ne tarderent pas à éprouver ou les désavantages de la solitude, ou les inconveniens inseparables de la vie sociale. L'ignorance & la mal-adresse rendirent les chutes plus fréquentes. Les poisons ne purent être distingués des alimens qu'après des expériences funestes. Le principe même de la vie devenant à la longue un principe de mort, l'homme dut se livrer à diverses tentatives dans la

A

vue d'adoucir ses maux, ou dans le dessein d'en éloigner le dernier terme. La pitié fut un des sentimens naturels que le spectacle de la douleur excita dans des ames honnêtes & sensibles. C'est elle dont la main timide & bienfaisante fit l'essai des premiers secours. La joie pure qui couronna les succès, les regrets qu'entraîna leur insuffisance furent également propres à fixer le souvenir des uns & des autres.

Il suffit, MM, de connoître le cœur humain pour croire que les Empiriques ont été les premiers Médecins de toutes les nations. L'homme instruit lui-même, est ramené à l'Empirisme, comme malgré lui & par une sorte d'instinct. Cette Médecine seroit-elle donc plus conforme au vœu de la nature ? Mais aussi pour peu qu'on réfléchisse sur la marche de l'esprit humain, on se persuadera facilement que l'Empirisme pur n'a pu exister longtems. J'ai de la peine à croire, avec nos Historiens, que son règne ait duré jusqu'à celui d'Hippocrate. Sans doute, avant ce pere de la Médecine, on avoit été tenté de raisonner, de comparer, de chercher des ressemblances, d'établir des théories.

Les différentes sectes de Philosophes très-opposées les unes aux autres eurent presque toutes quelque chose de commun , l'envie de paroître contribuer au bien de la Société. L'application de leurs systèmes aux phénomènes de la vie , de la santé & de ses dérangemens , leur en offroit le moyen le plus efficace. C'étoit en effet justifier & mériter le titre de *sages* dont ils étoient si jaloux que de faire voir la conformité de leur doctrine aux préceptes de l'art le plus utile au genre humain. Ceux qui en faisoient une profession particulière ne tarderent pas de leur côté à sentir combien la dignité philosophique devoit ajouter au lustre & à la considération dont ils jouissoient déjà.

Telle est, je crois, la façon la plus naturelle d'expliquer comment la Philosophie & la Médecine s'allierent , & comment celle-ci a dû participer à toutes les vicissitudes de l'esprit humain ; qui agiterent successivement celle-là. Aussi dans les différens siècles & chez les différens peuples la Médecine a-t-elle été tour-à-tour éclairée par les vérités reconnues ou tyrannisée par les préjugés domi-

A ij

nants. Flottants sans cesse sur une mer d'incertitude , célèbre par ses naufrages , les maîtres de l'Art ont été tantôt conduits au port de la vérité sur les traces même de l'erreur , tantôt ramenés à l'erreur par les vagues qui les en avoient éloignés... Séduits par des apparences trompeuses , amis du vrai qu'ils ont cherché sans cesse & qu'ils n'ont pas toujours reconnu , plus souvent victimes de l'erreur qu'ils croyoient éviter au moment même où ils l'embrassioient en la méconnoissant.

L'art est-il donc livré à la simple ressource des conjectures ? N'est-il aucune boussole propre à nous diriger dans la recherche & dans l'application de ses véritables principes ? Sans doute , MM , il en est une & par son secours le grand Hippocrate s'ouvrit la route de l'immortalité. Ce génie créateur prit la nature pour guide. Il observa ses mouvements , il étudia ses loix. Le Code qu'il forma fut calqué sur le ciel. Il lui valut le titre de Législateur en Médecine , titre consacré par la plus haute antiquité & qui subsiste encore aujourd'hui après vingt-trois siècles d'expériences & de découvertes.

La Philosophie du prince de la Médecine fut de n'admettre que ce qu'il découvrit évidemment par le moyen des sens & de rejeter toute autre voie d'explication. Il pratiqua le doute méthodique annoncé depuis par Descartes, mais dont ce Philosophe fut bien éloigné de donner lui-même l'exemple. On fait combien il se hâta d'expliquer mécaniquement la circulation du sang qui venoit d'être démontrée. Il forma l'homme machine, & crut en diriger les mouvements au gré des loix qu'il avoit établies. Son règne fut de peu de durée, comme celui des systèmes qui prennent leur source dans l'imagination. Ils appartiennent aux hommes, ils sont sujets aux mêmes changemens qu'eux. Celui de la vérité, fondé sur la nature, est seul immuable comme elle. Hippocrate lui dut l'éternité de son triomphe.

N'êtes-vous pas surpris, MM, d'entendre les Médecins donner d'une voix unanime la palme de la supériorité dans leur art, à la pratique de ce descendant d'Esculape? Ses préceptes & ses exemples sont la loi que nous nous glorifions tous de suivre. Cependant ce

A iii

Prince de la Médecine ignora absolument la plûpart des choses qui paroissent si essentielles aujourd'hui & dont on a fait la base de nos études.

Combien le cercle de nos connoissances physiques ne s'est-il pas étendu ? Les sciences semblent portées au plus haut degré de perfection. On diroit que nos Arts ont épuisé la carriere des découvertes ; l'agréable diversité de leurs productions a presque égalé la surprenante variété de la nature. Le flambeau de l'observation & de l'expérience en main, nous avons porté nos regards curieux depuis le sommet de la voûte éthérée jusqu'au plus profond des entrailles de la terre. Depuis l'Eléphant jusqu'à l'insecte dont la ténuité échappe à notre vue, depuis le Cèdre jusqu'à l'Hyssope, depuis le Roi des métaux jusqu'à la dernière des substances minérales, nous avons tout examiné, tout analysé, tout comparé. La Physique expérimentale a mis en évidence les loix de la Pensanteur & celles du Mouvement, les propriétés du Magnétisme & celles de l'Electricité. Nous expliquons des phénomènes que nos peres eussent pris

pour des miracles... L'Anatomie a développé jusqu'aux derniers replis de notre machine... La Chymie a décomposé les corps , elle a assigné le nombre & la proportion de leurs principes constitutifs... La Botanique de nos jours compte plus de genres de végétaux que celle des premiers tems ne compoit de plantes individuelles. Le nombre de nos remèdes est accru au point que le Médecin le plus exercé , dans le cours de la pratique la plus longue , pourroit à peine en placer la dixième partie. Ce font là au moins , MM , des preuves de superflu. Mais Hippocrate a fait lui seul , pour l'avancement de l'art de guérir , plus que les efforts réunis de tous les savans qui lui ont succédé.... Cependant il ignoroit la circulation du sang. Ses connoissances en Anatomie furent si bornées , qu'il avoue lui-même avoir pris pour des fractures les futures naturelles du crâne.... La Physique étoit encore dans son enfance ; & la Chymie bien éloignée non-seulement de ses progrès actuels , mais même du moment où elle devoit commencer à estimer.... S'ensuit-il que l'étude de ces

A iv

sciences soit inutile au Médecin ? Vous me blâmeriez, MM, si je tirois une pareille conclusion. Ces sciences accessoires ont fourni plusieurs données pour l'explication des phénomènes de l'économie animale. Elles ont jetté le plus grand jour sur la théorie de notre art.... Mais la preuve que leur utilité est bien inférieure à l'observation & au raisonnement analogique, c'est que sans leur secours, le pere de la Médecine en a porté la pratique à un point de perfection , auquel elles ont à peine ajouté.

Le grand Boerhaave, ce second Législateur en Médecine, n'oublia jamais le respect qu'il devoit au premier. Il admiroit comment , privé de l'avantage des sciences acquises depuis lui, ce Médecin Grec avoit pu en venir au degré où il avoit laissé son art. Jusqu'à quel point de certitude & d'évidence ne l'eut-il pas porté avec leur secours ? » Sans doute, disoit le professeur de Leyde, » Hippocrate mérite avec justice le nom de Grand ; mais combien ne l'eut-il pas mérité davantage , s'il eut pu joindre à ses connaissances celles des découvertes modernes. »

Il n'est aucune science , MM , des sciences physiques sur-tout , dont les principes doivent être étrangers à un Médecin. Toutes ont enrichi l'art de quelque vérité utile. Il importe donc à celui qui le professe , d'en connoître les détails jusqu'à un certain point. Mais l'abus est à côté de l'avantage , & le véritable esprit philosophique consistera à discerner les bornes de l'application qu'il doit donner à chacune. Une érudition trop universelle perd en profondeur ce qu'elle acquiert en étendue. Deux hommes se sont élevés dans notre siècle. Ils ont embrassé tous les genres & se sont montrés aussi supérieurs dans tous , que s'ils n'en eussent adopté qu'un. Ce sont des phénomènes qui font exception aux bornes ordinaires de l'esprit humain , & dix siècles se succéderont peut-être sans produire un la Condamine ou un Voltaire. L'art s'est acorru par les connoissances modernes : elles ne doivent donc pas être négligées. Mais le degré d'application qu'elles exigent doit être subordonné à celle que demande l'étude de l'art lui-même. Depuis qu'on

a compté plus de savans parmi les Médecins, peut être y a-t-il eu moins de véritables Médecins. Un léger coup d'œil sur l'histoïre de nos Révolutions en fournira la preuve.

S'IL est une des sciences naturelles dont la connoissance importe au Médecin, c'est certainement celle qui nous enseigne les loix du mouvement qu'observent les fluides. L'Hydraulique m'apprend quelle est l'action des liquides sur les vaisseaux qui les contiennent, & quelle est la réaction des vaisseaux sur eux. Borelli, Malpighi, Bellini, Pitcairn & Sénac semblent exceller dans l'explication des phénomènes que présentent les liqueurs du corps humain. Mais interrogez-les sur la force avec laquelle le cœur agit dans sa diaftole ? L'un vous assure qu'elle est égale à un poids de 180000 livres, dont il rabat ensuite quelques milliers. Un second vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. D'autres font de nouveaux calculs & assignent de nouveaux résultats aussi contradictoires. Heureusement que la décision de ces objets de pure curiosité importe peu

au Médecin qui songe à guérir. Il n'a pas la folle présomption de chercher à passer la ligne qui séparera à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature. » Cette « bonne mère , comme dit un de nos « Philosophes les plus agréables , se « moque des faiseurs de systèmes & « tandis qu'elle a soin de notre vie , elle , « fait dilater & contracter le cœur par « des voies que l'esprit humain ne peut « découvrir. »

Autant cette application des calculs mécaniques à l'économie animale est indifférente lorsqu'elle n'a pour objet que des discussions théoriques , autant elle devient dangereuse lorsqu'elle influe sur la pratique. Quels abus dans l'administration de la saignée n'ont pas produit les idées de *révulsion* & de *dérivation* qu'avoient adoptées les Chirac & les Sylva? » Nous maîtrisons la « nature , nous rectifions ses desséins , « nous changeons sa marche.... Nous « tirons le sang de la partie engorgée , « nous le faisons aborder à une autre.... « La petite vérole s'accoutumera à la « saignée,... » Telles étoient dans la gé-

nération des Médecins qui ont précédé la nôtre, les prétentions fastueuses de cette secte dogmatique, mécanique & trop agissante, dont les promesses imposantes, mais trompeuses, alloient jusqu'à donner toujours l'assurance de guérir & presque l'espoir de rendre l'homme immortel. N'est-ce pas encore l'abus des loix hydrauliques & mécaniques, appliquées au corps humain, qui enfanta les esfaïs imprudens & quelquefois criminels de la *Transfusion*?

Mais rien n'a plus contribué à égarer les Mécaniciens que d'avoir fait abstraction de cette substance si étroitement unie à nos corps, & dont l'influence sur nos fonctions est plus marquée par des faits incontestables, qu'il ne nous est possible d'en assigner la cause. A l'exemple de Descartes, ils n'ont considéré l'homme que comme l'assemblage de diverses pièces de rapport, dont les relations mécaniques expliquoient toutes les fonctions. Ces hommes ont-ils donc été au-dessus, ou pour mieux dire n'ont-ils pas été au-dessous de l'effet des passions, qui jouent un si grand rôle dans l'économie ani-

male? Tel est l'inconvénient de l'esprit de système. L'imagination s'épuise à démontrer des Théorèmes compliqués, fondés sur des hypothèses, dont les notions les plus simples suffisent pour démontrer le ridicule.

SÉPARER les différentes substances qui entrent dans la composition d'un corps, les examiner en particulier, reconnoître leurs propriétés & leurs analogies, les décomposer encore elles-mêmes, les comparer & les combiner avec d'autres, les réunir de nouveau pour faire reparoître le premier mixte avec toutes ses propriétés, c'est l'objet & le but principal de la Chymie.

Il est peu d'arts auxquels cette science semble devoir être plus nécessaire qu'à la Médecine. En effet si elle nous instruit sur les principes de nos humeurs & sur ceux des alimens, sur les caractères qui constituent & sur les proportions qui différencient les remèdes, si de nouvelles combinaisons lui font découvrir de nouveaux secours contre des maux qui avoient résisté à des moyens plus simples,... il en faut convenir, MM, les connaissances puisées dans l'étude

de la Chymie sont faites pour donner de l'avantage au Médecin qui les posséde. Aussi devons-nous beaucoup à cette science. C'est elle qui a rectifié les formules inconséquentes des Pharmaciens Galenistes : c'est elle qui a enrichi la matière médicale des remèdes les plus énergiques. Les poisons même ont été mis à contribution par elle & des substances destinées à donner la mort, ont rendu la vie , administrées par ses mains.

Les grands avantages que la Chymie a procurés à notre art sont dûs à la hardiesse des générés qui l'ont cultivée. Les maux que la Médecine en a reçus, sont dûs à leur téméraire présomption. Ils ont transporté les idées *alambiquées* de leurs laboratoires, dans l'explication des phénomènes du corps humain. Les fermentes ont rendu raison de tous les maux & des fermentes d'une nature opposée & plus puissans qu'eux , ont présenté des remèdes infaillibles. Paracelse brûle , du haut de sa chaire , les œuvres d'Hippocrate & de Celse. Ils avoient ignoré la Cabale , la Magie & la Chymie. Il n'en falloit pas d'avantage , selon

lui, pour prouver qu'ils n'avoient jamais pû rien connoître aux maladies. Ces idées extravagantes & bizarres rendoient le professeur de Basle, digne d'être le précurseur de Van-Helmont, autre enthousiaste en Chymie. Celui-ci, après avoir mêlé divers passages de l'Ecriture aux rêves chymiques d'une imagination égarée, alla jusqu'à dire "que les anciens avoient été de fort mauvais Médecins, faute d'avoir été éclairés par les lumieres de l'E-vangile, & par celles de l'art des Philosophes par le feu." C'est le nom qu'ils se donnoient. Ces cerveaux échauffés allioient ainsi le sacré au prophane, rapportant tout à leurs préjugés & à une science devenue trop souvent funeste au genre humain, par les abus dont ils la surchargerent.

Entre les mains hardies de Paracelse & de ses sectateurs, j'en conviendrai, MM, les remèdes les plus suspects produisirent quelques cures surprenantes. Mais le Turbith minéral, le Mercure, le Soufre, les spécifiques de tous genres furent substitués aux Rafraîchissans & au régime des maladies aigües si sage-

ment vanté par Hippocrate. Au détriment de l'humanité la méthode échauffante prévalut pour quelque tems. La théorie de la transpiration insensible, démontrée par la balance de Sanctorius, découverte immortelle, & qui fut en Médecine la source de quantité de bonnes vues, cette théorie se joignit aux préten-
tions des Chymistes, pour accréditer les remèdes incendiaires. L'Empirisme, l'ennemi déclaré des systèmes, se rangeoit sous les étendarts de celui-ci. L'obser-
vation des sueurs critiques venoit réunir toutes les sectes à celle des Chymistes, pour donner plus de poids à cette mé-
thode... La fureur aveugle de ses parti-
fans outrés, les pouffe jusqu'à devenir eux-mêmes les victimes de leur propre extravagance. Van-Helmont meurt d'une pleurésie faute d'une saignée qu'il rejette opiniâtrement... Riolan le pere, quelque tems après, comme pour dédommager de cette anecdote humiliante, la Chymie qu'il détestoit, assure dans une Harangue inaugurale » qu'il » aime mieux se tromper avec Galien, » que de guérir ses malades avec les » remèdes de Paracelse... Quelle pré-
vention

vention ne montra pas Gui Patin dans l'affaire de l'émétique? Comment un homme aussi savant & aussi spirituel, qui eut plus d'un titre pour faire respecter sa mémoire, n'a-t-il presque laissé de lui que le souvenir de son préjugé & de son entêtement? C'est ainsi que par des voies entièrement opposées, on parvient au même degré de ridicule & d'erreur, en s'éloignant également du centre où réside la vérité.

LA SCIENCE de l'Anatomie est indispensable à celui qui veut exercer l'art de guérir. Si la machine vient à se déranger, celui-là sans doute qui en connaît le mieux la structure, sera plus propre aussi à indiquer les moyens d'en rétablir l'harmonie. » Notre corps, avoit dit un bel esprit, est un vaisseau, » dont il faut posséder la composition » pour le bien gouverner ». Cette comparaison est absolument à l'avantage de l'Anatomiste. Mais, comme l'a très-bien remarqué un des nôtres aussi célèbre par la facilité de son esprit caustique, que par les disgraces qu'elle lui ménagea, » Si le corps est

B

„un vaisseau, le pilote a plus besoin
„d'une bouffole, pour ne le pas laisser
„entrainer au gré des vents & des
„eaux, qu'il ne lui importe de savoir
„le nombre de pièces & celui des
„attaches qui les unissent avec la
„quille. „ En effet cette force de la
vie, qui contribue plus que l'art à la
guérison des maladies graves, n'est-
elle pas une preuve que c'est moins
la correction locale d'un vice particu-
lier, que la conspiration générale de
tout l'ensemble, qui opere le réta-
bissement des malades? Ce sont ces
efforts que l'art doit imiter. Il seroit
honteux, sans doute, à celui qui l'exerce,
d'ignorer la situation respective des
organes qui ont la plus grande in-
fluence sur les fonctions de l'économie
animale. Il doit connoître la direction
des vaisseaux qui charient nos hu-
meurs, la correspondance des nerfs
qui sert à l'explication d'un si grand
nombre de phénomènes. Mais cette
anatomie exquise & minutieuse n'est-
elle pas plus faite, MM, pour rétrécir
les bornes du génie médicinal que pour
les étendre? Que peut-elle offrir de
certain? Ruisch & Malpighi furent

de grands Anatomistes assurément. Le premier ne vit que des *vaissaux* où l'autre n'apercevoit que des *glandes*; & Malpighi, à son tour, appella des glandes tout ce que Ruisch, & même d'après ses expériences & ses injections, prenoit pour des vaisseaux. Quel cas ont fait de cette sorte d'Anatomie les Médecins les plus célèbres? Sydenham, dira-t-on, qui l'ignoroit, pouvoit être intéressé à la décrier? Mais le Dr Freind, qui en avoit fait une étude particulière, n'en reconnut pas moins l'abus & l'inutilité. Enfin, de très-grands Médecins l'ont possédée, mais aucun ne lui a dû ses succès dans l'art de guérir. Ce qui me le prouve, c'est que ceux dont les connaissances, quoique très-étendues, se sont bornées à cette partie, ont été à peine connus comme Médecins. Hunaud pratiquoit peu. Le grand Vinslow trembloit en ordonnant un léger purgatif. Le célèbre Duverney, à qui l'Anatomie doit la plus grande partie des progrès qu'elle a faits dans ce siècle, se croit frappé à mort pour une petite indisposition.

» Quoi! vous vous affligez pour si

B ij

» peu de chose ! lui dit Dumoulin, en entrant dans sa chambre ? » Ce que je fais d'Anatomie me fait trembler, replique Duverney. » Monsieur, » lui dit le vieux praticien, vous connoissez votre corps mieux que moi, » mais à coup-sûr, je le guérirai mieux que vous ». Paroles frappantes ! & qui disent plus sur l'objet dont je m'occupe, que toutes les réflexions que j'y pourrois ajouter.

LES PLANTES sont des secours que la nature nous indique, & ce ne sont pas les moins efficaces de ceux qu'elle nous offre. Le Médecin qui se glorifie d'en être le ministre, doit s'appliquer à saisir les caractères qui distinguent les productions vénéneuses, des végétaux salutaires. Les recherches des savans, les travaux infatigables des voyageurs, ont prodigieusement enrichi cette partie de l'Histoire Naturelle. La méthode de classer les plantes, au moyen des parties de la génération, offre à celui qui veut s'en occuper moins de difficultés que toute autre. Mais les détails immenses que cette nomenclature entraîne, exigent presque un homme tout entier.

Ce n'est pas d'après des gravures qu'on parviendra à cette connoissance. C'est l'objet lui-même qu'il faut voir, & cela dans ses différens périodes de naissance, d'accroissement, de fleuraison, de fructification. Comment un Médecin livré à la pratique, pourra-t-il leur donner ce degré d'attention ? Les plantes & les malades ne se trouvent pas ensemble ; & les uns & les autres doivent être vus souvent. Il ne feroit pas moins ridicule de se faire Médecin pour être Botaniste, que de se croire Médecin, parce qu'on posséderoit supérieurement la connoissance des plantes.

Les grands Botanistes se sont moins occupés de leurs vertus qu'ils ne les ont considérées en Naturalistes & relativement au système méthodique qu'ils avoient embrassé. Mais parmi ceux, MM, qui les ont envisagées sous le point de vue médicinal, quelle confiance leurs livres peuvent-ils inspirer à un homme raisonnable ? Lisez-les, & M. Geoffroy lui-même... Il n'a fait que compiler ce que chaque Auteur a débité sur sa plante de prédilection. Il n'en est pas qui n'attribue à la sienne

B iii

toutes les vertus possibles, & plus souvent encore celles qu'elle ne peut avoir, puisqu'on ne craint pas de leur en assigner de contradictoires... Nous aurions, si on les en croit, plus de remèdes universels que nous ne comptons de maux particuliers ! Combien la pratique est faite pour désabuser de ces promesses trompeuses !

Le nombre des plantes dont les vertus sont avouées par l'expérience, n'est pas si considérable qu'on l'imagine. Heureux qui peut les accréditer par de nouveaux succès ! Je suis loin cependant de blâmer les tentatives de ceux qui cherchent dans d'autres simples, le remède à des maux que les secours ordinaires laissent incurables ! L'illustre M. Storck s'est acquis, dans cette carrière, la plus grande gloire & les plus grands titres à la reconnaissance de ses semblables... Voilà des travaux utiles & dignes d'un ami des hommes. Ce sont principalement les maux sans remèdes, qui doivent exciter son zèle. Nous avons assez de caustiques, assez de tempérans... trop de fribuges, peut-être... pour l'abus journalier qu'on en fait. Mais un spécifique

pour le cancer , mais un spéculaire pour la goutte , un autre pour l'épilepsie... Voilà ce qui nous manque. Voilà un objet plus digne des recherches de nos Botanistes , plus propre à consacrer leur nom à l'immortalité , que le plus beau système de Botanique.

CE QUE je viens de dire au sujet de cette science , on l'appliquera à plus forte raison aux autres parties de l'Histoire Naturelle. Chacun des trois règnes nous fournit des secours , & dans un siècle où l'attention du public s'est tournée de ce côté , sans doute il ferroit honteux à un Médecin d'être au-dessous du degré d'instruction commune. Mais qu'il se garde bien de laisser absorber par les soins minutieux & perpétuels qu'exige un cabinet d'Histoire Naturelle , des momens précieux dont l'art de guérir lui demande compte au nom de l'humanité La mode revendique ses droits sur le Médecin comme sur les autres hommes , je le veux ; mais comme il n'en fut jamais de meilleure en médecine que celle de guérir ses malades , c'est à se distinguer dans celle-

B iv

là qu'il doit sa principale application.
Si l'espérance de réussir dans les maladies étoit proportionnée au nombre de remèdes dont on posséde la nomenclature, une mémoire heureuse feroit la condition la plus essentielle pour former un Médecin accompli. Mais en vain pour accréditer cette abondance stérile, s'efforcera-t-on de compliquer des formules & de varier à l'infini les remèdes qui les composent; les succès ne déposeront pas en sa faveur. Les indications que présente la nature se remplissent avec moins d'appareil. Hippocrate guériſſoit souvent ses malades sans leur rien prescrire. Sydenham fait vingt visites & une ordonnance, Boerhaave demandoit pour tout secours des lancettes, de l'eau, de l'opium, du nitre, de l'éminétique & des purgatifs... Qu'on y réfléchisse attentivement! les remèdes essentiels sont ceux dans lesquels l'art a imité la nature. Le dégoût indiqua le régime; les hémorragies enseignèrent l'usage de la saignée; les autres crises celui des divers évacuants: car ce fut principalement de ceux-là que la nature nous donna l'exemple.

Ces remèdes dont l'action est insensible, & que nous nommons *altérants*, sont de notre invention. Je ne dis pas qu'il les faille proscrire de nos matières médicales ; mais si l'on se rappelloit plus souvent que la nature elle-même est *l'altérant par excellence* ; si l'on n'oublloit pas qu'elle doit être quelquefois aidée, mais qu'elle ne doit presque jamais être forcée dans ses opérations, sans doute il y auroit à faire en médecine une grande soustraction de remèdes, de formules & de science inutile ! A quoi se réduiroient les vaines prétentions de nos érudits, si après avoir démontré que la nature seule a indiqué les remèdes les plus importants, je faisois voir que l'Empirisme revendique à lui seul la plûpart des spécifiques ? Cet Antidote fameux, assemblage de drogues ridicule & confus, si l'on s'en rapporte aux préceptes chymiques & pharmaceutiques, composition presque divine, si l'on ne considère que ses effets merveilleux, la Thériaque en un mot sera à jamais un des plus forts argumens de l'Empirisme, qui seul a pu la produire. Fernel dogmatifoit en vain

à la Cour de François I. La doctrine des sueurs qui autorisoit la prescription du Gayac , ne guérissoit pas ce bon Prince. C'étoit payer trop chérement quelques instans de plaisir défendu. Le Cocq employa la méthode de l'Empirique Italien ; le Roi de France fut traité comme le dernier de son Royaume ; & les frictions de Carpi réussirent mieux que l'opiate très-composée & que les dissertations transcendantes du savant Professeur. L'Émétique révolta les dogmatistes & les partisans fanatiques de Galien , parce que ce remède n'aquit au sein de l'Empirisme. C'est cependant un de ceux dont l'usage est le plus appuyé par le dogme moderne & dont les succès sont le plus avoués par l'expérience. Le Kinkina , comme on le fait , a eu le même sort & les mêmes obstacles à vaincre. L'Inoculation , quoique fille de l'Empirisme , a joui du privilége exclusif d'être accueillie plus favorablement par le dogme. Mais voici son triomphe consacré par notre Auguste Souverain. Me permettrez-vous , MM , une réflexion , qui naît de deux anecdotes dont Louis le grand

me fournit la première. On fit à soixante sujets une opération dangereuse, avant d'oser la tenter sur ce Monaque... A la Cour de Louis XVI, c'est le sang des Rois, ce sont les Rois eux-mêmes, qui savent braver également les périls & les préjugés, pour donner avec plus d'éclat des exemples salutaires à l'univers.

LA SCOLASTIQUE & la dialectique ont exercé dans toutes les professions lettrées un despotisme assez long, dont à peine nous avons vu la fin. La Philosophie les a heureusement bannies des sciences pratiques. Le tems où les bancs de Médecine retentissoient du bruit des *Catégories* & des *Quiddités* est loin de nous. Cependant, MM, il seroit possible de porter la réforme à un plus haut degré. C'est le vœu que j'ai entendu former à plusieurs de nos célèbres Professeurs. Je n'en suis que l'organe, mais il dépend d'eux de l'accomplir. Jusques à quand entendrons-nous argumenter sur des objets qui intéressent assez la vie des hommes, pour ne devoir point être mis en problèmes? Jusques à quand enseignera-t-on

dans nos écoles, avec le plus grand appareil, précisément tout ce qu'il faut oublier dans la suite? Un Professeur de Chymie, un Professeur de Botanique s'épuisent pour donner des cours complets à des auditeurs, qui ne doivent être ni Chymistes, ni Botanistes. C'est sur ces matières que roulement les examens. Mais de la véritable Médecine, on n'en professe que peu; c'est le moins intéressant des écoles, ce par quoi on brille le moins. Dans un Cours de Licence, chaque Candidat a sa partie qui lui forme un titre. L'un se glorifie de ses Mathématiques, l'autre de son Anatomie, aucun n'est jaloux du titre *d'observateur de la nature*. Que ne forme-t-on des Hôpitaux de pratique, où le jeune Médecin puisse s'instruire par sa propre expérience, & sous la direction d'un grand maître, de ce qu'il lui importe de savoir un jour? Son véritable office, sa véritable gloire est d'étudier, d'épier les mouvements de la nature; il faut donc qu'il la voie dans l'état de maladie pour pouvoir la reconnoître. La phisconomie d'un malade, ses alentours, sont le véritable livre d'un Médecin.

Je cherche à abréger , MM , mais l'objet qui m'occupe est assez intéressant pour qu'on me passe la multitude & le défaut peut-être d'arrangement des mots , en faveur de l'importance des choses. Je voudrois que dans les grandes villes , il y eût un Hôpital , où chacun de ceux qui se destinent à la Medecine , fût obligé d'assister exactement aux visites , pendant les deux premières années , qui suivroient la cérémonie de leur Doctorat. Ils s'accoutumeroient à l'inspection des malades. Ces deux années d'apprentissage finies , un autre exercice succéderoit. Le Médecin en chef présideroit aux prescriptions faites par ses Candidats à certains malades qu'on leur distribueroit. Il rectifieroit ce qui lui paroîtroit trop s'écartez des règles ordinaires. Il laisseroit néanmoins quelque chose à tenter à la sagacité des jeunes Docteurs. Ceux-ci tiendroient un journal exact & détaillé des symptômes , des remèdes , de leurs effets & de l'issue des maladies confiées à leurs soins.

Que d'avantages ne réuniroit pas cette méthode !... Nouvelle assurément ,

car elle ressemble peu à ce qui se pratique habituellement dans les Hôpitaux à cet égard.

Au sortir de nos écoles on a la tête pleine de systèmes, au moyen desquels on explique tout, on répond à tout. La mémoire est chargée d'une quantité de remèdes & de formules propres à tout guérir. Aussi l'assurance & quelquefois la témérité accompagnent les pas du jeune Médecin. Il ne doute de rien, jusqu'à ce que détroussé par ses insuccès, il reconnoisse par expérience combien de choses sont inexplicables, combien de maladies incurables, combien résistent aux remèdes & qui se guérissent ensuite naturellement ; combien enfin il faut accorder à la nature, sans cependant lui donner tout. Il s'appliqueroit principalement à reconnoître quelles sont les bornes où il doit s'arrêter.

Il n'y a qu'une seule bonne manière de philosopher en Médecine. C'est de raisonner d'après l'expérience, les principes connus des corps naturels, les connoissances d'Anatomie ; & dans les cas difficiles , d'après l'Analogie. C'est

l'induction qui conduit du connu à l'inconnu. C'est elle qui de l'expérience tire les principes. Ceux-ci engagent à réitérer les expériences, après quoi on généralise les préceptes. C'est-là le seul moyen de former les sciences, & de les établir sur des fondemens inébranlables. Cette précieuse méthode s'est conservée d'âge en âge; c'est elle qui, comme le dépôt de la foi, s'est successivement transmise aux véritables Médecins, à travers les nuages de l'Empirisme grossier, nonobstant les efforts & les empêchemens des Dogmatiques, des Physiciens, des Chymistes, des savans de tout genre. Cette Médecine fut celle d'Hippocrate, d'Asclepiade, de Celse, de Sydenham, de Boerhaave. Elle sera celle que préféreront dans tous les siècles & dans tous les climats, les Médecins, qui profitant de toutes les observations & de toutes les découvertes de ceux qui les ont précédés, sans adopter exclusivement aucun système particulier, prendront de chacun ce qui leur paroîtra le plus conforme à la vérité & à la nature.

LES SCIENCES dont j'ai parlé ne sont

pas les seules qui nous soient utiles. Le domaine de la Médecine s'étend à l'Histoire, à la Politique, aux Beaux-Arts, à la Littérature agréable. » Un Médecin, dit M. de Fontenelle, a quelquefois autant affaire à l'imagination de ses malades qu'à leur foie, & à leur poitrine. » Comment se rendre maître de l'imagination sans les charmes d'une élocution douce, propre à parer & à embellir la raison. Elle n'a déjà que trop de torts d'être la raison. Et cette éloquence persuasive, où peut-on l'acquérir que dans le commerce des Poëtes & des Orateurs? Un Médecin ne déclamera pas contre la fièvre quarte; il ne vantera pas le kin-kina comme un Poëte chante sa Philis. Mais il est une sorte d'éloquence relative à chaque sujet, & une Poësie nécessaire à quelques-uns. La Phisiologie soutient-elle, dans tous ses articles, la sécheresse didactique? Le mystère de la génération, le mécanisme par lequel je respire, les phénomènes de la vision, le toucher, ce sens universel & dont les autres ne sont que des divisions, l'action de l'âme sur le corps, l'influence

fluence des passions sur les maladies, dont elles sont tour-à-tour la cause & le remède; tout cela s'expose-t-il sans une sorte d'enthousiasme? Apollon fut le pere de la Médecine, comme de la Poësie; & la premiere emprunta souvent le secours de sa sœur pour dicter ses oracles au genre humain. Je ne vous parlerai, MM, ni des Macer, ni des Arnaud de Ville-neuve, ni des Fracastor. Un savant Médecin de Paris vient de nous donner une Hygiène en vers latins, digne d'effacer tout ce que les modernes ont pu faire de plus approchant de Virgile... Je m'arrête... C'est ici, MM, que le Médecin doit être en garde contre lui-même. Plus l'attrait des Belles-Lettres est séduisant, plus il est à craindre de se trop livrer au goût qu'elles inspirent. Quand on a vu les roses naître sous ses pas, on s'accoutume difficilement à manier les épines. Les délices de Capouë mirent Annibal hors d'état de vaincre les Romains. Craignons que l'habitude des lectures agréables ne nous détourne des lectures sérieuses, qui demandent une toute autre application. Usons des

C

lettres par délassement, mais n'en abusons jamais.

La véritable Philosophie Médicinale est l'Éclectique, celle qui choisit ce que les différens arts, ce que chaque science, ce que chaque système offre de vrai & d'essentiel aux progrès de l'art. Rappelez-vous, MM, pour vous former une idée de ce point en-deçà & au-delà duquel l'application des sciences physiques à la Médecine peut devenir préjudiciable à celle-ci, rappelez-vous le parti qu'en a tiré le célèbre Boerhaave. En vain, pour éllever la doctrine d'Hippocrate, cherche-t-on aujourd'hui à ranger celle du Professeur de Leyde parmi les systèmes enfans de l'imagination. Boerhaave & le Baron Van-Swieten son illustre commentateur, sont des modèles d'esprit, d'érudition, de jugement & de saine critique, tels que je les désirerois dans notre art. Boerhaave n'a méconnu ni rejetté sans raison aucun système en Médecine. Celui d'Hippocrate & des *Naturistes* lui a paru mériter la préférence. Il leur a associé les Mathématiques & la Chymie, non pour en ébranler la solidité,

ou pour en diminuer la gloire, mais pour en démontrer la certitude. (a). De trois manières de philosopher en Médecine considérées sous des points de vue trop indépendans les uns des autres, il a su former un système complet, en alliant les loix du mouvement & celles de la décomposition des corps à la doctrine de l'analogie & de l'observation. Eh ! qui plus que lui l'a respectée cette doctrine ? Qui en a mieux senti, MM, la supériorité & la prééminence ? Il ne prononcoit jamais le nom de Sydenham, il ne l'entendoit jamais prononcer sans se découvrir par respect.

(a) En adaptant des calculs Mathématiques au jeu de nos organes, le célèbre Professeur de Leyde prétendit plutôt donner des probabilités que des démonstrations exactes. Il savoit que ce principe inexplicable de la vie, & la sensibilité dont il est l'âme, donnent à nos corps une manière d'être, dont des machines artificielles n'offriront jamais qu'une image très-imparfaite... Il n'ignoroit pas que le feu, cet agent le plus ordinaire de la Chymie, ajoute ou retranche aux substances qui sont le sujet de ses opérations. Il fut d'autant plus éloigné de croire que l'analyse seule puisse nous instruire des qualités essentielles des corps, que souvent des vertus contraires établissent, entre certaines plantes, une différence, que l'identité des principes qu'elles fournissent dans l'analyse n'eut pas fait soupçonner.

C ii

Hommage sincère , & qui partoit d'une grande ame ! Hommage qui n'honoroit pas moins le génie supérieur qui le rendoit , que l'homme justement célébre qui en étoit l'objet ! Ce n'est point là le respect de Galien pour Hippocrate , sur les ruines duquel il tâche de s'élever . Boerhaave , qui avoit assez de ressources dans l'étendue de ses connaissances & dans la sublimité de son génie pour effacer Hippocrate , préféra les intérêts de la vérité à ceux de l'amour propre . Il aima mieux attacher sa gloire au char de triomphe du prince de la Médecine .

Il est nécessaire qu'il y ait des hommes qui se soient appliqués très-spécialement à une partie , sans cela nous serions peu avancés . Vésale & Harvée n'avoient pas assez fait pour l'Anatomie , il lui falloit encore un Winslow ; il falloit à la Chymie un Rouelle ; un Linnaeus à la Botanique ; un Buffon à l'histoire Naturelle . Quand ce sont des Médecins qui sacrifient ainsi leur tems & leurs talens , je les compare à des Decius , qui se dévouent au bien de la république . Les autres sont des troupes

auxiliaires, qui augmentent nos ressources & qui méritent notre reconnaissance. De même certains Auteurs ont écrit plus particulièrement sur une maladie qu'ils voyoient partout; d'autres sur un remède qu'ils employoient à tout. L'homme sage, qui n'est pas séduit par leur enthousiasme, fait réduire les choses à leur valeur & tirer profit des inconséquences même, pour éviter l'erreur qu'elles cherchent à favoriser.

Chaque siècle, chaque pays, chaque école ont eu successivement des désavantages par les moyens même qui devoient hâter les progrès de l'art. Les uns, pour avoir trop donné à la Chymie, p. e. ont négligé des parties plus essentielles. D'autres, pour l'avoir trop négligée, se sont exposés à des méprises. On a vacillé entre les inconvénients. De Charybde on est tombé dans Sylla; de l'Empirisme à l'esprit de système; de l'Astronomie à l'Astrologie judiciaire; de celle-ci, à l'incrédulité sur l'influence des Astres; de l'ignorance de l'Anatomie à une scrupuleuse & minutieuse dissection. On s'est toujours occupé trop ou trop peu

C iii

d'une science. Les Médecins ont été ou trop bornés à la Médecine , qui ne se suffit pas à elle-même , ou trop curieux des accessoires qui la surchargent. La Philosophie de notre siècle est sans contredit celle dont l'influence a été le plus marquée pour l'avantage de l'art. Plus instruits qu'Aristote & qu'Hippocrate dans les sciences naturelles, nous en sommes revenus à leur esprit d'observation. Nous commençons par le doute de Descartes , & nous finissons par le choix des Eclectiques. Ni trop crédule , ni trop Pyrrhonien , ni trop Mécanicien , ni trop Chymiste , ni trop partisan de Stalh , ou de Bordeu, le Médecin de nos jours fait se faire à lui-même un certain plan , une certaine manière de voir plus conséquente aux choses qu'aux diverses dénominations qu'on leur a données. Il fait , p. e. que toutes les sectes ont reconnu le pouvoir de la nature , qu'elles ont désigné par différens noms. Les Empiriques même ont avoué qu'il est des cas où il faut la laisser agir. Le *phisis* d'Hippocrate , les *facultés* d'Aristote , la *résolution* des

Mécaniciens, la *cocition* des Humoristes, l'archée de Van-Helmont, l'*ame* de Stalh, la *force organique* des Modernes, qu'on y fasse attention, ne sont autre chose que la nature diversement considérée... Tous ces systèmes, je les comparerois volontiers aux fausses religions si différentes en apparence & qui néanmoins se réunissent toutes en ce que sous divers attributs, sous divers emblèmes & avec différentes cérémonies, le culte & les adorations de chacune se font toujours rapportés à l'Etre suprême.

Cet esprit médicinal, ce génie propre à l'exercice de notre art, n'est que l'appanage d'une tête bien organisée. Le dirai-je, MM? il est peut-être moins le fruit de l'étude, qu'il n'est l'effet d'une heureuse disposition que donne la nature. Il est une philosophie propre à chaque état. On la reconnoît, je crois, à une certaine maniere de voir en grand. C'est l'intelligence humaine portée au plus haut degré de perfection, dont elle est susceptible. C'est elle qui diversement modifiée, fait les Poëtes, les Généraux d'Armées, les grands

C iv

Politiques ; c'est elle qui fait les grands Médecins. Quels avantages n'aura pas l'homme de génie , sur celui qui en manque , lorsqu'ils auront donné l'un & l'autre un tems égal à l'étude & à l'observation. Je vais plus loin... & je crois qu'avec de moindres connoissances & beaucoup de génie , un Médecin est préférable à l'homme savant & d'un génie borné. S'il est des cas où il est utile d'attendre , combien d'autres où le pressant danger exige la promptitude du secours. Hippocrate dit que le *Médecin est celui qui fait profiter de l'occasion dans les maladies* ; & l'emblème , sous lequel l'antiquité a représenté cette Déesse , annonce avec quelle célérité elle doit être faite. Si l'indication est évidente , elle se présentera plus promptement à l'homme de génie , parce qu'il a plus de facilité à appliquer le principe. Mais dans un cas douteux , où le plus haut degré de probabilité doit suppléer à l'évidence , ce n'est que la force & l'activité des facultés intellectuelles qui porte la vue de l'homme de génie au-delà de ce qui se présente à ses yeux. L'homme de génie fait des

choses qu'on ne lui a point enseignées; il safit des objets, qui échappent à l'homme vulgaire & qu'il ne pourroit lui faire appercevoir; leurs idées sont à une trop grande distance pour qu'il existe entr'eux une langue commune, propre à se les transmettre. En quoi consiste ce génie? C'est un tact fin, une sagacité, une présence d'esprit, une sorte d'inspiration, qui, dans une occasion délicate & équivoque, détermine au meilleur parti, sans qu'on puisse dire pourquoi. L'homme de génie choisit ce qui convient le mieux, sans en pouvoir quelquefois rendre raison. Celui qui manque de génie, allégué des raisons, cite des autorités & fait une méprise. On direit que son intelligence ne vaut pas l'instinct de l'autre. C'est le Dieu de la santé qui dicte ses oracles à celui-ci, comme autrefois un démon familier inspiroit à Socrate les loix de la sagesse.

Ce génie constitue le *je ne fais quoi* de Celse. » C'est cette qualité, dit-il, « qui se comprend mieux qu'elle ne se définit, & par laquelle de deux Médecins qui ont eu la même édu-

„cation & les mêmes principes, celui
„qui la possède, laisse l'autre bien en
„deçà de lui.... J'ai lu comme toi le
„pronostic d'Hippocrate, je l'ai mé-
„dité comme toi... Pourquoi donc ne
„puis-je pronostiquer comme tu le
„fais? „ C'est ce que disoit Martianus
à Galien. Ce que cherchent dans des
secrets & dans de petites ressources
ceux qui sont tout étonnés de ces
succès auxquels ils ne peuvent attein-
dre, ce que d'autres tentent d'obtenir
d'une lecture & d'un travail opiniâtre...
c'est précisément ce génie qui leur man-
que & auquel rien ne peut suppléer.
Il ne suppléera pas toujours lui-même
à l'étude ni à l'expérience, mais il fera
valoir l'une & conduira à l'autre en
bien moins de tems qu'il n'en faut à
celui qui est privé de cette ressource.
Prosper Alpin n'avoit pas trente ans,
quand il revint d'Egypte, & l'ouvrage
de pratique & d'observation qu'il nous
a donné sur la médecine de ces peu-
ples, le rend immortel. Baglivi mourut
à trente-neuf ans, & nous le mettons
avec justice au premier rang de nos
observateurs. Il fut le fléau des sectes

qui inondoint l'Europe de son tems,
& je n'hésiterois pas à le compter au
nombre de mes Médecins Ecclecti-
ques, si un malheureux commerce avec
Andry, génie rien moins que Médi-
cinal, ne l'eut jetté dans une Physio-
logie trop abstraite sur les propriétés
de la fibre motrice.

L'avantage de ce génie augmente par
le nombre des années & par celui des
malades qu'on a vus. Mais quiconque
en a été privé jusqu'à un certain âge,
n'en sera jamais favorisé. Cet homme
fera le bien par hazard, & le mal par
habitude. Il verra tout en petit, où
l'homme de génie voit tout en grand.
Si celui-ci tente, c'est hardiesse ; si
l'autre le fait, c'est témérité ; si l'homme
vulgaire réussit, c'est un heureux ha-
zard qui le favorise. La pratique de
l'homme supérieur est secondée par
des succès, & lui seul est en droit de
les compter. En suivant même les
bons principes, l'homme vulgaire est
toujours en-deçà ou au-delà du point
que l'art & le bien de son malade exi-
gent. Il mettra de la précipitation où
il faut de l'activité ; de la lenteur où-

il faut de la réflexion ; s'il est besoin de temporiser , ses délais iront jusqu'à la négligence. La science même devient nuisible à un homme borné. Il peut être érudit , mais il ne sera jamais savant. C'est aux dépens de son jugement qu'il remplit sa mémoire , & son esprit accoutumé à l'esclavage n'ose penser d'après soi-même. Une grande lecture sans jugement fait que l'érudit croit beaucoup de choses & n'en connaît que fort peu. Une lecture moins prodigieuse , mais plus choisie , plus raisonnée & plus méthodique , en fera connaître beaucoup plus , croire & adopter beaucoup moins.

L'esprit foible erre parmi les détails ; l'esprit fort ne les apperçoit que pour généraliser ses principes. L'homme de génie ne raisonne pas avant d'avoir observé. Il fait distinguer ce qui appartient au traitement ou au régime , d'avec les phénomènes essentiels de la maladie. Si le petit génie a pris un parti , s'il a adopté un système , il céde par foiblesse à celui d'autrui , ou persévére avec opiniâtréte dans le sien.

Celui qui pense, fait quitter sa manière de voir pour en adopter une meilleure. L'opiniâtreté n'est pas moins opposée à son caractère, que la perplexe irrésolution des esprits superficiels. Il fait se rendre à la vérité dès qu'il la voit, mais aussi il fait allier la politesse & les égards avec la différence des sentimens.

On a dit, MM, qu'il *n'est pas de jalouſie au-deſſus de celle des Médecins.* Peut-être le vif intérêt qu'ils ont toujours pris à leurs malades, a pu, dans des siècles moins polis que le nôtre, mettre une apparence d'humeur dans des discussions qui n'avoient que le plus grand bien du malade pour objet. La malignité se fera plu à prêter à leurs sentimens les couleurs d'une passion moins noble, & par prescription, on aura appellé *envie* ce qui mérite peut-être le nom d'*émulation*.

Il est, MM, une philosophie morale, qui ne distingue pas moins le véritable Médecin, que les qualités d'esprit que je desire en lui. Sans être un homme du monde, sans s'y livrer,

le Médecin qui s'y trouve, n'y doit point paraître étranger. Son art doit être de s'y faire désirer par ses qualités personnelles de cœur & d'esprit. Il sera doux, affable, humain, généreux... C'est un Ange sur terre; il doit y être respecté; il doit y être aimé. Il ne craindra pas de compromettre la dignité de son état, en admettant l'amérité des vertus sociales. Cette éternelle gravité de nos anciens maîtres, si bien assortie au caractère imposant de leur costume, n'existe plus qu'au théâtre, où les consultations du *malade imaginaire* l'ont consacrée au ridicule. Mais il est un autre ridicule plus analogue au ton du siècle, & qui n'a pas échappé au pinceau des Aristophanes modernes: c'est celui de ces hommes légers dont l'esprit, l'étourderie, & la semillante facilité porte jusque sur les matières qui intéressent le plus les hommes, ce ton de persifflage & d'inconséquence, aussi digne d'un Histrion, qu'indigne d'un Philosophe. Un homme aimable fait allier les agréments de la société à la décence du maintien... J'aime à le

voir autant éloigné de cette brusquerie & de cette morgue , dont l'une annonce la rusticité , l'autre l'orgueil , qualités également étrangères à une ame honnête , que de cette souplesse , de cette complaisance subalterne , qui tiennent de si près au caractère humiliant de la vile adulacion. Ces arrangemens manierés & préconçus conservent toujours quelque chose de l'apprêt qu'ils supposent. Ils sont si loin de cette noble politesse , de cette véritable urbanité des honnêtes gens dont l'éducation même ne donne que l'apparence , si la source n'en est dans le cœur.

Ai-je eu raison , de tracer ce portrait , & la rareté des modèles ne devoit elle pas m'engager à le supprimer ? Non , MM , lorsque je trouve parmi vous de quoi le justifier. Je sens du côté des talens sur-tout , à quelle distance je m'en trouve , mais en m'appellant à vous , vous m'en rapprocherez d'avantage. S'il faut un si grand nombre de qualités pour former un Médecin accompli , on doit tenir compte des efforts , & lorsque les difficultés aug-

mentent le mérite de ceux à qui ce titre est dû, elles doivent inspirer de l'indulgence en faveur de ceux qui ne négligent aucun des moyens de s'en rendre dignes.

F. I. N.